UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01695586 6

Rougemont, Michel Nicolas
Balisson de
La femme innocente

PQ
2389
R2F4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafemmeinnocente00roug

LA FEMME

INNOCENTE, MALHEUREUSE ET PERSÉCUTÉE,

OU

L'ÉPOUX CRÉDULE ET BARBARE;

PANTOMIME

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

Tirée des meilleurs auteurs, jouée avec le plus grand succès sur le théâtre de Pontoise, le mardi-gras de l'année dernière, et précédée d'un PROLOGUE en prose;

Par M. B. DE R**.

Représentée pour la première fois sur le théâtre de S. M. l'Impératrice, le 21 février 1811.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, libraire, rue du Coq, n°s 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1811.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

UN VOYAGEUR,	M. PERROUD.
ANDRÉ, garçon d'auberge,	M. ARMAND.

La scène est à Pontoise, dans l'auberge du Lion-d'or.

LIBRARY
AUG 1923
UNIVERSITY OF TORONTO

PROLOGUE.

PQ
2389
R2F4

Le théâtre représente une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VOYAGEUR.

Holà! hé! quelqu'un, garçon!.... Ma foi, je crains bien que les gens qui m'ont enseigné cette maison comme la meilleure auberge de Pontoise ne se soient moqués de moi; du moins est-il sûr que l'on n'y est pas très-promptement servi. Garçon, garçon!

ANDRÉ, *de la coulisse.*

On y va, on y va.

LE VOYAGEUR.

Eh! arrivez donc, morbleu!

SCENE II.

LE VOYAGEUR, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Dam' on ne peut pas servir tout le monde à-la-fois.

LE VOYAGEUR.

Vous avez donc beaucoup de voyageurs dans cet hôtel?

ANDRÉ.

Non, monsieur; pour l'instant vous êtes le seul.

LE VOYAGEUR.

Et vous me faites attendre ainsi!

ANDRÉ.

Ce n'est pas ma faute, monsieur.

LE VOYAGEUR.

J'ai faim, soif et besoin de repos; une aile de poulet, un bouteille de bourgogne et un bon lit.

ANDRÉ.

Oh! soyez tranquille, nous avons tout cela ici; et si monsieur veut s'asseoir et se donner la peine d'attendre deux ou trois petites heures.....

LE VOYAGEUR.

Comment donc, maraud, deux ou trois petites heures!

ANDRÉ.

C'est-à-dire, peut-être plus; c'est suivant la longueur du spectacle.

LE VOYAGEUR.

Comment, il y a un spectacle à Pontoise?

ANDRÉ.

Oui, monsieur, il y a un spectacle à Pontoise. Vous ne savez pas çà. Et d'où venez vous donc? Depuis la nouvelle organisation, nous avons une troupe qui vient jouer régulièrement ici deux et même trois fois par an.

LE VOYAGEUR.

Vous plaisantez.

ANDRÉ.

Non, monsieur, on joue ici la comédie, et ce n'est pas pour rire, je vous en réponds.

LE VOYAGEUR.

Au surplus, je ne vois pas ce qu'a de commun la comédie avec mon souper.

ANDRÉ.

Comment, vous ne concevez pas que cela dérange nos affaires; toute la maison y est employée.

LE VOYAGEUR.

Et à quoi ?

ANDRÉ.

A jouer. La troupe de comédiens qui est arrivée l'autre jour ici n'est composée que de quatre personnes, y compris le chef d'orchestre.

LE VOYAGEUR.

Cela n est pas trop.

ANDRÉ.

Encore le jeune-premier s'est-il avisé de tomber malade le lendemain de son arrivée.

LE VOYAGEUR.

Diable! mais c'est malheureux, çà.

ANDRÉ.

Au contraire, c'est très-heureux. Grace à cette maladie-là, les comédiens n'ont pu jouer aucune de leurs pièces.

LE VOYAGEUR.

Et vous appelez çà du bonheur !

ANDRÉ.

Sans doute, leur accident a intéressé toute la ville; on s'est réuni pour venir à leur secours; un de mes amis a fait une pièce, et l'aubergiste, sa femme, le cuisinier, deux garçons et moi, nous aidons les comédiens à la jouer ce soir.

LE VOYAGEUR.

Cela doit être curieux.

ANDRÉ.

Ah! je vous en réponds.

LE VOYAGEUR.

Et l'auteur de cette pièce est-il connu ?

ANDRÉ.

Pas trop; c'est un jeune littérateur de Pontoise, un gros garçon de bonne humeur. Il n'a qu'un défaut, il croit toutes ses pièces bonnes : quand on les applaudit, il n'en trouve jamais assez; quand on les siffle, il en trouve toujours trop.

LE VOYAGEUR.

Comment, on siffle donc aussi à Pontoise ?

ANDRÉ.

Pas mal, pour des gens qui n'en font pas leur état.

LE VOYAGEUR.

Et compte-t-on que la pièce de ce soir sera sifflée ?

ANDRÉ.

Nous l'espérons.

LE VOYAGEUR.

Ah ! vous l'espérez.

ANDRÉ.

Ce serait peut-être un coup de fortune; à Paris les sifflets font la fortune des mélodrames, et cela ne peut guère nous manquer ce soir, vû le genre de l'ouvrage.

LE VOYAGEUR.

Et quelle sorte d'ouvrage est-ce donc ?

ANDRÉ.

Une pantomime en prose, superbe et intéressante comme on ne l'est pas. Je suis sûr que la pièce vous fera pleurer, si les acteurs ne vous font pas rire.

LE VOYAGEUR.

L'alternative est singulière.

ANDRÉ.

Vous comprenez bien que des acteurs comme nous ne sont guère au fait de ce genre-là ; qu'ils feront des contre-

sens, des gaucheries, des mal-adresses; le public se fâche si vîte! un coup de sifflet est bientôt parti.

LE VOYAGEUR.

Mon ami, vous faites le public plus méchant qu'il n'est; si, comme vous le dites, la pièce est attendrissante, il pleurera avec plaisir; si au contraire la mal-adresse des acteurs le met en bonne humeur, il se contentera de rire, et votre pantomime tragique deviendra pour lui une véritable pièce de carnaval.

ANDRÉ.

Çà se pourrait bien : au fait, cet ouvrage-là est sans conséquence, sans prétention; entre nous deux, c'est une pièce nouvelle faite avec une demi-douzaine de vieilles.

LE VOYAGEUR.

Comme on les fait à présent.

ANDRÉ.

Juste.

LE VOYAGEUR.

Raison de plus pour croire à l'indulgence du public; s'il a déja applaudi séparément les diverses parties de cet ouvrage, il ne peut les désapprouver lorsqu'elles sont réunies.

ANDRÉ.

Il est dommage que vous ne puissiez pas lui dire çà... Est-ce que vous n'avez jamais joué la comédie?

LE VOYAGEUR.

Non.

ANDRÉ.

Tant pis, je m'y connais, vous auriez eu du talent. Si vous étiez arrivé ici deux ou trois jours plutôt nous vous

aurions donné un rôle... Un tyran, çà vous aurait été supérieurement, vous y auriez été très-gai, très-aimable.

LE VOYAGEUR.

Je vous en remercie.

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu ! moi qui passe comme çà mon temps à causer, et qui ne pense pas que l'on va bientôt commencer.... J'ai encore une sauce à faire, et la fin de mon rôle à apprendre..... Dites-donc, voulez-vous venir nous voir jouer ?

LE VOYAGEUR.

J'aurais mieux aimé souper et dormir.

ANDRÉ.

L'un n'empêche pas l'autre ; je n'ai plus de billets ; mais c'est égal..... Je vous ferai entrer ; vous passerez par le théâtre..... Ah ! çà, n'allez pas faire de farces, au moins. On a beau se moquer des sifflets, on les craint toujours.

LE VOYAGEUR.

Rassurez-vous, mon ami ; lorsque je vois jouer une pièce, je me mets toujours à la place de l'auteur et à celle de l'acteur ; je leur tiens compte des efforts qu'ils font pour me plaire, et les crois assez punis de n'y avoir point réussi, sans les affliger encore par des marques bruyantes d'improbation qu'on ne distribue pas toujours avec impartialité.

ANDRÉ.

De manière que si l'ouvrage et les acteurs vous plaisent. . . . .

LE VOYAGEUR.

Je les applaudis de tout mon cœur.

ANDRÉ.

Et s'ils ne vous plaisent pas ?

LE VOYAGEUR.

Je ne siffle jamais.

ANDRÉ.

Jamais ?

LE VOYAGEUR.

Jamais.

ANDRÉ.

Venez, venez vîte..... Ah, mon Dieu ! que nous serions heureux si notre salle n'était remplie ce soir que de gens comme vous.

(*Ils se retirent.*)

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA PANTOMIME.

LE DUC BONACINI. Caractère humain et sensible, croyant facilement tout ce qu'on lui dit, et capable dans l'occasion de faire pendre son père sur le plus léger soupçon. Costume élégant et recherché. M. THÉNARD.

LA DUCHESSE BETISKA, *son épouse*. Femme vertueuse et digne de son nom. Mélange inoui de grandeur d'ame et de faiblesse, de passion réfléchie et de froideur involontaire. Costume du dernier goût, même dans l'acte de la prison. Mlle RÉGNIER.

FÉROCIOS, *chef de brigands*. La vertu ne fait point la base de son caractère; il est vicieux et sans remords jusqu'au moment où il va rendre l'ame; à cet instant seulement il change de manière de vivre. Faire bien sentir cette nuance délicate et imperceptible. M. THÉRIGNY.

SOMBRINA, *son confident*. Scélérat dans toute l'étendue du terme, mais capable d'un retour à la vertu dès qu'il y trouvera son intérêt; dissimulé et perfide, barbare et âgé, mais prudent et discret. Sa mise n'annonce pas ce qu'il est. M. CAMAILLE.

LE GEOLIER. Homme que la nature a placé au-dessus de son état, sensible et généreux par caractère, philosophe par principes, ayant d'ailleurs reçu une belle éducation qu'il laisse percer à travers ses habits grotesques. Ce rôle demande une tenue et une explosion de sentimens peu ordinaires. Il ne saurait être joué par une femme. M. CHAZEL.

LE PRINCE. Caractère loyal et débonnaire, moral jusque dans ses déréglemens. On voit par sa tournure qu'il appartient à une bonne famille. Une mise décente est de rigueur pour ce rôle. M. LEBORNE.

LA MERE MICHEL. Née au village, de mœurs pures et patriarchales, ne sachant pas lire, et exerçant la bienfaisance. M. FUSIL.

NICOLAS, *son filleul*. Niais, plein de réparties malignes et spirituelles. M. ARMAND.

JACQUELINE, *fiancée à Nicolas*. Jeune ingénue, aimant avec discrétion et à son insu. La bêtise du village réunie à la coquetterie des palais. Mlle CHARLES.

UN LION. Caractère ordinaire. M. PÉLISSIER.

UN OURS. Même caractère, avec une nuance de plus. M. VALVILLE.

UN NEGRE de la suite de la duchesse. Mlle DESCUILLEZ.

Dames de la suite de la Duchesse. Rôles muets.

Gardes du Duc, *idem*.

Troupes du Prince, *idem*.

Brigands, *idem*.

La scène en Italie.

LA FEMME

INNOCENTE, MALHEUREUSE ET PERSÉCUTÉE,

OU

L'ÉPOUX CRÉDULE ET BARBARE,

PANTOMIME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un beau salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉROCIOS, SOMBRINA.

(*Ils entrent, parcourent avec précaution le théâtre pour voir si personne ne les aperçoit. L'orchestre joue les huit premières mesures de l'air :* N'entend-on rien ? *d'Azémia.*)

FÉROCIOS, *avec un air de mystère impénétrable.*

BON JOUR, Sombrina.

SOMBRINA, *le comprenant.*

Salut, au seigneur Férocios, à l'honorable chef des brigands qui dévastent les environs de Rivoli.

FÉROCIOS, *avec intention.*

Parle bas. Personne ne sait ici quel est le rang que j'occupe dans la société; on m'appelle le marquis de Caravallos,

et je suis l'intime ami du duc de Bonacini, qui habite ce palais.

SOMBRINA, *l'interrogeant.*

Est-ce pour votre ami que vous m'avez fait dire d'apporter ce poison? (*Il le montre.*)

FÉROCIOS.

Plût au ciel!.... Mais non; l'amour demande une autre victime.

SOMBRINA, *le regardant.*

Vous êtes donc amoureux.

FÉROCIOS, *ingénuement.*

Comme une bête.

SOMBRINA, *lui adressant la parole.*

Et de qui?

FÉROCIOS, *répondant à sa question.*

De la charmante Bétiska, l'épouse de mon ami.

SOMBRINA.

C'est donc pour elle?....

FÉROCIOS, *avec sentiment.*

Y penses-tu? Faire assassiner celle que j'idolâtre avec du poison!.... Ah! dieux!.... (*Du ton le plus tendre.*) Je veux seulement la perdre dans l'esprit de son mari, l'accuser d'un crime atroce, la faire condamner à mort, et ensuite (*avec explosion*) je lui prépare l'existence la plus heureuse!!!

(PANTOMIME.)

Férocios indique que le duc de Bonacini va venir déjeûner avec son épouse, et qu'il faudra profiter de l'occasion pour verser du poison dans la tasse qui lui sera destinée; l'orchestre joue l'air : La bonne aventure, ô gué!

SOMBRINA.

Je vous entends, seigneur.

L'orchestre joue l'air : Ah ! le bel oiseau.

FÉROCIOS *écoute et dit.*

C'est le duc !

Le duc entre sur la fin de l'air.

SCÈNE II.

FÉROCIOS, BONACINI, SOMBRINA, *trois Gardes, qui restent dans le fond.*

LE DUC, *tendant la main à Férocios.*

Je vous revois donc, homme estimable ?

FÉROCIOS, *à part, et haut à Sombrina.*

Tu vois bien que mon ami ne me connaît pas.

LE DUC, *montrant Sombrina.*

Monsieur est un de vos parens ?

FÉROCIOS, *avec dignité.*

C'est mon cousin-germain.

BONACINI.

Il a l'air bien aimable ! *(On se salue sur l'air :* Serviteur à M. Lafleur.) Le prince royal, que je quitte à l'instant, veut que j'aille à la poursuite des brigands de la forêt.

SOMBRINA, *s'inclinant.*

C'est bien de l'honneur pour eux.

BONACINI, *à Férocios.*

J'étais bien sûr que cette bonne nouvelle répandrait sur vos traits l'empreinte momentanée de la joie la plus vive !... Mais qu'avez-vous ? vous me paraissez triste, sombre et rêveur.

FÉROCIOS, *négligemment.*

Ce n'est rien.... Je pensais à votre épouse ; croyez-vous qu'elle vous aime ?

BONACINI, *avec l'expression du sentiment et de la confiance.*

Pourquoi pas ? tout comme un autre.

FÉROCIOS, *embarrassé.*

Sans doute ; mais....

BONACINI, *vivement.*

Expliquez-vous.

FÉROCIOS, *se détournant.*

Je ne puis.....

BONACINI, *le pressant.*

Sauriez-vous....?

FÉROCIOS, *par mots entrecoupés.*

Non.

BONACINI, *naïvement.*

M'aurait-elle....?

FÉROCIOS, *à part, et réprimant un mouvement de joie.*

Plût au ciel !

BONACINI, *avec impétuosité.*

Vous ne dites rien !.... N'achevez pas, je vous comprends..... Je m'étais toujours douté qu'elle finirait par là.

FÉROCIOS, *avec candeur.*

Ah ! s'il pouvait dire vrai !

SOMBRINA, *à part, à Férocios.*

Il n'y a pas grand mérite à tromper ces gens-là ! ils croient tout ce qu'on leur dit, et même ce qu'on ne leur dit pas.

FÉROCIOS, *avec intention.*

J'entends du bruit ; c'est elle ! *(Au duc.)* Gardez-vous de lui révéler le secret que je vous ai confié.

(PANTOMIME.)

L'orchestre joue les premières mesures de l'air : Je vais revoir le fils que j'aime ! *(de Camille) ; et le duc exprime la joie que lui causera la vue de sa femme, tandis que Férocios et Sombrina indiquent par leurs signes le plaisir que leur fait la credulité de Bonacini.*

L'orchestre joue la première reprise de l'air : Cocu, cocu, mon père.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA DUCHESSE BÉTISKA.

BÉTISKA.

(Elle entre, et après avoir embrassé son époux, elle salue les autres personnages.)

LE DUC, *sur l'air* A boire ! à boire ! *invite Férocios et Sombrina à partager un repas frugal que leur sert un nègre dont les mains et le cou sont très-blancs, et qui se retire après les avoir servis.*

LE DUC, *avec une attention marquée.*

Daignez partager avec moi ce repas frugal et champêtre.

L'orchestre joue trois accords ; le Duc, Férocios et Bétiska tournent la tête. Sombrina profite de ce moment-là pour verser le poison.

SOMBRINA, *aux acteurs.*

C'est fait.

Les personnages se retournent. Tableau. L'orchestre joue le refrein : Moi, je pense comme Grégoire (*de Richard*). *Le Duc va pour porter la tasse à ses lèvres, Férocios lui arrête le bras.*

FÉROCIOS, *d'un air inspiré.*

Arrêtez!

LE DUC, *étonné.*

Pourquoi?

FÉROCIOS.

J'ai dans l'idée qu'il y a du danger.

LE DUC, *saisi.*

Bah!

Afin de s'assurer de ce que dit Férocios, il fait signe à trois gardes d'avancer, et sur l'air A boire! à boire! *il les force à vider sa tasse. A peine ont-ils fait semblant de la porter à la bouche que tous les trois expirent.*

LE DUC *se levant avec un mouvement terrible et naturel.*

C'en était, c'est sûr! Mais quel monstre cruel ou féroce . . . . ?

(*L'orchestre joue l'air :* C'est M. Dumolet, *et Férocios montre au doigt la duchesse.*

LE DUC *étonné.*

Ma femme se permettrait de ces choses-là? Non.

L'orchestre joue les huit premières mesures de l'air: Non, non, Colette n'est pas trompeuse (*du Devin du village*), *et le duc témoigne son incertitude.*

FÉROCIOS.

Vous doutez encore? (*Il va détacher un écriteau qu'il a eu soin d'attacher à la robe de la duchesse pendant le repas, et le montre au duc*). Qu'est-ce que c'est que çà? hein?

LE DUC. (*Il reste confondu en voyant le paquet étiqueté* Arsenic en poudre; *il cherche à lire.*)

Ar. . . ar. . . senic en poudre... Perfide!

LA DUCHESSE *paisiblement.*

Je suis innocente.

LE DUC *avec fureur.*

Toi, innocente?

LA DUCHESSE, *avec le calme que donne une conscience pure.*

Je le jure, et Dieu le sait.

LE DUC.

Les sermens sont le langage des parjures. Justifiez-vous autrement.

LA DUCHESSE *vivement.*

Eh bien!

LE DUC *lui fermant la bouche avec précaution.*

Je te défends de parler; tu ne peux te justifier, la honte du crime se lit en traits de feu dans tes regards. A la garde....

Les gardes qui sont morts se relèvent et vont pour obéir Férocios les arrête et leur dit :

FÉROCIOS.

Qu'est-ce que vous faites donc? vous êtes morts; il nous faut d'autres gardes.

Ils se remettent tranquillement par terre, et Férocios appelle du doigt deux autres gardes qui arrivent.

LE DUC *avec sensibilité.*

Qu'on charge de chaînes ma respectable épouse, et qu'on l'entraîne dans la tour du midi.

L'orchestre joue l'air : L'hymen est un lien charmant. *La duchesse supplie son mari, qui la repousse. Un garde va pour enchainer la duchesse, et s'y prend gauchement : Sombrina l'arrête.*

SOMBRINA *au garde.*

Mal-adroit! (*A la duchesse, en lui présentant les*

chaînes). Arrangez-les vous-même, madame ; cela vous fera moins de mal.

Tandis que l'on joue les premières mesures de l'air : D'elle-même et sans effort (*du Roi et le Fermier*), *la duchesse passe les chaînes à ses mains. Elle suit les deux gardes, sur l'air :* Lon, lan, la, laissez-la passer. *Arrivée auprès de Férocios, elle le menace de la vengeance du ciel irrité, et prenant son parti, elle sort sur l'air :* Je suis Madelon Friquet.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors LA DUCHESSE ET LES GARDES.

LE DUC *se jetant dans les bras de Férocios.*

Ah ! marquis de Caravallos, que j'ai de remerciemens à vous faire !

FÉROCIOS *modestement.*

Seigneur, il n'y a pas de quoi.

LE DUC, *avec une sensibilité concentrée.*

Je vais de ce pas convoquer le tribunal, et le prier de me faire le plaisir de juger ma femme le plutôt possible.

(*Ils se séparent sur l'air :* Bon voyage, cher Dumolet, *après s'être embrassés avec l'épanchement de l'amitié.*)

SOMBRINA, *aux gardes.*

Revivez.

(*Les gardes se relèvent et le suivent.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER, LA DUCHESSE, *introduite par deux gardes.*

Les gardes arrivent, et sortent dès que la duchesse est entrée ; le geolier apporte une cruche d'eau et un pain noir ; l'orchestre joue l'air : Trempe ton pain, Marie, trempe ton pain *(de la parodie de la Vestale.)*

LE GEOLIER, *très-poliment.*

Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame; vous serez fort bien ici ; ce cachot est la pièce la plus aimable de la maison.

LA DUCHESSE, *abîmée dans l'abattement qui suit le malheur.*

Infortunée !... me voilà donc dans le séjour de la douleur.

LE GEOLIER, *avec éloquence.*

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

LA DUCHESSE, *avec un mouvement terrible.*

Le soupçon du crime plane sur ma tête.

LE GEOLIER, *d'un ton consolateur.*

Çà se passera. (*A part.*) Cette femme a un son de voix enchanteur.

LA DUCHESSE, *à part et à elle-même.*

Mon époux est assez bon-homme pour croire que j'ai pu !.... Eh! si j'en avais eu l'envie, je m'y serais prise autrement.

LE GEOLIER, *qui a tout entendu.*

Voilà bien le langage de l'innocence!

(*La duchesse peint la pureté de son cœur sur l'air :* Je suis simple, née au village; *le geolier va s'attendrir, l'orchestre joue l'air :* Viens ô ma colombinette (*d'Arlequin afficheur). Le geolier va ouvrir; Férocios entre, et lui fait signe de se retirer.*

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, FÉROCIOS.

LA DUCHESSE, *avec véhémence.*

Monstre! de quel droit entre-tu si librement dans ma prison pour y souiller l'air que je respire ?

FÉROCIOS, *avec passion.*

Je vous fais horreur, c'est juste; mais quand vous connaîtrez tous mes forfaits, j'espère que vous reviendrez à des sentimens plus doux.

LA DUCHESSE.

Tes forfaits.... qui te les inspira ?

FÉROCIOS, *dans le dernier degré de la passion.*

L'amour !

LA DUCHESSE, *avec énergie.*

Le cœur d'un tigre est-il fait pour connaître l'amour ?

FÉROCIOS, *comme un homme qui ne sait plus ce qu'il dit.*

Madame, tout aime dans la nature, depuis le tigre fa-

rouche jusqu'au papillon léger, paisible habitant des airs.

LA DUCHESSE, *avec sensibilité.*

Pense-tu me séduire avec des fleurs de rhétorique? il faut autre chose pour toucher mon cœur.

FÉROCIOS.

Ecoutez, il n'y a pas de temps à perdre; dites un mot et je vous sauve.

LA DUCHESSE.

Un mot!.... et quel mot...?

FÉROCIOS, *avec egarement.*

Je t'aime.

LA DUCHESSE, *noblement.*

Rien que çà..... te dire je t'aime! un mot que je n'ai jamais pu dire à mon mari.

FEROCIOS.

Allons, décidez-vous. (*Il la presse de le suivre; l'orchestre joue les premières mesures de l'air :* Venez, mes belles, suivez-nous. (*De Lodoïska.*)

La duchesse refuse sur l'air : Non, non, non, non, j'ai trop de fierté (*de la Belle Arsène.*)

Férocios insiste sur l'air : Daigne écouter l'amant fidèle et tendre (*des Deux Jumeaux.*)

La duchesse refuse de nouveau sur le refrain : Çà n'se peut pas.

FÉROCIOS, *avec intérêt.*

Les juges me sont vendus pour vous perdre, la garde est à moi pour vous sauver.

LA DUCHESSE.

Ce coquin-là a donc tout le monde dans sa manche.

FÉROCIOS, *avec une vivacité dévorante.*

Voulez-vous être perdue ou sauvée?

LA DUCHESSE, *avidement.*

Perdue.

FÉROCIOS.

C'est votre dernier mot?

LA DUCHESSE.

Perdue! mille fois perdue!

FÉROCIOS, *dans le délire de l'amour outragé.*

Eh, bien! vous serez perdue; une mort terrible et prématurée va trancher le fil de vos jours!

LA PRINCESSE, *saisissant cette lueur d'espérance.*

La mort me délivrera de ta présence.

FÉROCIOS, *vivement.*

C'est ce que nous verrons. (*Il revient vers elle avec tendresse.*) Cruelle! qu'est-ce qu'il vous en coûterait de m'aimer?....

L'orchestre joue le refrain : Çà fait toujours plaisir, *et de suite :* Eh! mais oui-dà, comment peut-on trouver du mal à çà.

La duchesse lui répond sur l'air : Tu n'auras pas, petit polisson, etc.

Férocios la menace sur l'air : Souvenez-vous en, Souvenez-vous en, *et sort.*

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, *seule.*

Elle se félicite de sa vertu, sur l'air : Il a voulu, il n'a pas pu, etc.

A quoi cela m'avance-t-il? Je n'en mourrai pas moins, et j'en mourrai plutôt. Quelle perspective! Trois quarts

d'heure à vivre.....; périr involontairement à la fleur de mon âge ! Et pourquoi ? Parce que je ne veux point..... Ah ! quand les maris cesseront-ils d'avoir des amis qui en veulent à leurs femmes ?

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *avec explosion.*

Madame, vous m'avez l'air d'une personne bien douce, bien honnête; tout le monde vous accuse d'avoir voulu empoisonner votre mari, sa famille et ses amis, mais j'ai pour habitude de ne jamais croire que la moitié de ce qu'on dit.

LA DUCHESSE.

C'est bien raisonnable.

LE GEOLIER, *avec épanchement.*

Je m'intéresse à vous.

LA DUCHESSE, *laissant échapper un sourire secret et dissimulé.*

Qu'on est heureux d'avoir des amis dans le séjour du crime.

LE GEOLIER, *douloureusement.*

Vous êtes condamnée.

LA DUCHESSE, *ingénuement.*

Déja !... Çà n'a pas été long.

LE GEOLIER

Mais rassurez-vous, tant que je vivrai vous ne mourrez point.

LA DUCHESSE, *avec une sensibilité graduée.*

Puisse-tu vivre éternellement.

LE GEOLIER.

Le ciel m'a commis le soin de veiller sur l'innocence.

LA DUCHESSE.

Homme étonnant, qui t'a fait si humain?

LE GEOLIER, *avec onction,*

La nature, et mon cœur qui me dit qu'un geolier sensible sur la terre est l'image de la divinité.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, LE GEOLIER, GARDES, JUGES.

Des gardes arrivent sur l'air : La garde passe, il est minuit. (*des Deux Avares.*) *Ils portent une bannière sur laquelle on lit ces mots* . Epouse infidèle, condamnée à perdre la vue. *Effroi de la duchesse.*

LE GEOLIER.

Rassurez-vous, c'est moi qui suis le bourreau.

LA DUCHESSE, *au comble de la joie.*

Je renais à l'existence.

Le geolier va prendre un fer chaud, et le montre à la duchesse, sur l'air : Femme, voulez-vous éprouver si vous êtes encor sensible. *Il s'approche d'elle et lui dit :*

LE GEOLIER.

Ne dites rien, et criez bien fort. (*Il prend le fer par le bout qui est chaud, et passe le manche sur les yeux de la duchesse.*)

LA DUCHESSE.

Ah!

LE GEOLIER.

C'est fini.

L'orchestre joue l'air : Un bandeau couvre les yeux. (*de Richard.*) *Le garde retourne la banniere, et on lit :* De plus, condamnée à être enterrée vivante.

LA DUCHESSE.

Que vois-je ?

LE GEOLIER.

Taisez-vous donc, vous ne voyez rien.

LA DUCHESSE.

C'est vrai, je l'avais oublié. (*Les gardes saluent la duchesse.*)

LA DUCHESSE, *leur rendant leur salut.*

Au plaisir de vous revoir. (*Ils sortent sur l'air :* Bon soir la compagnie.)

SCÈNE VI.

LE GEOLIER, LA DUCHESSE.

Ils miment ensemble l'air : Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle. *Pendant ce temps-là Ferocios et Sombrina entrent et vont se cacher.*

LE GEOLIER.

Je crois qu'il est temps de fermer la porte pour que l'on n'entre plus.

LA DUCHESSE.

Oui, c'est prudent.

LE GEOLIER *va fermer la porte et revient.*

Maintenant que les portes sont fermés il s'agit de sortir d'ici.

LA DUCHESSE, *vivement.*

Et par où.

LE GEOLIER, *avec intention.*

Par la fenêtre.

LA DUCHESSE.

Et si l'on me reconnaît !

LE GEOLIER.

Ils ne seront pas si bête. (*Il lui fait signe qu'il va la revêtir de son habit. L'orchestre joue :* Caché sous les habits d'un esclave africain (*de Palma.*)

La duchesse se laisse affubler du bonnet et de la houpelande du geolier. L'orchestre joue l'air : Quand Biron voulut danser. *Quand elle est déguisée, elle se jette à genoux, et, avec le geolier, elle implore le ciel sur l'air :* Ciel, prends pitié des malheureux. (*de Camille.*) *Ils se relèvent.*

LA DUCHESSE.

Homme généreux, puisse le ciel, pour vous récompenser, faire entrer autant de personnes que vous en pourrez faire sortir. (*Ils s'embrassent. Le geolier la fait sortir sur l'air :* Adieu donc, dame Françoise. *Ils disparaissent tous deux. Férocios et Sombrina sortent de leur cachète, et menacent la duchesse.*)

FÉROCIOS *à Sombrina.*

Suis-la,... et que dans une heure elle soit à mes pieds.

SOMBRINA.

J'en réponds sur ma tête. (*L'orchestre joue l'air :* Ne crois pas m'échapper.) *Les deux brigands se séparent en continuant de se faire des signes d'intelligence.*

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOLAS, JACQUELINE.

NICOLAS, *apportant un botte de paille.*

Ouf! je n'en puis plus. (*Il jette la botte de paille et appelle*) Jacqueline, Jaqueline.

JACQUELINE, *arrivant.*

Me voilà, Nicolas.

NICOLAS.

C'est bien heureux! Et où étiez-vous donc?

JACQUELINE.

A la fenêtre du colombier, pour vous voir passer, Nicolas.

NICOLAS.

Et ta mère, où est-elle?

JACQUELINE.

Ma mère? elle est aux champs avec toutes les bêtes de la ferme.

NICOLAS.

Eh ben, qu'elle y reste. Ah! çà, qu'est-ce que nous allons faire pendant que nous sommes seuls?

JACQUELINE.

Je n'en sais rien, Nicolas.

NICOLAS.

Parler encore de nos amours, c'est des bêtises; tu sais ben que je t'aime parce que t'es drôlette; je sais ben que tu m'aimes parce que je suis le seul garçon dans le village: ce n'est pas la peine de nous ennuyer à nous le répéter.

JACQUELINE.

Oh ! c'est bien vrai.

NICOLAS, *avec espiéglerie.*

Si je jouyons à quelques jeux innocens !

JACQUELINE, *ingénéument.*

Je le veux bien.

NICOLAS.

A Colin-Maillard !... Non, çà nous embarrasserait.

JACQUELINE.

Aux quatre-coins !

NICOLAS.

Nous serions gênés.... A pigeon vole.

JACQUELINE.

Va pour pigeon vole.

Ils se placent et jouent sur l'air : Hanneton vole, vole, vole ! *Jacqueline manque.*

NICOLAS.

Ah ! je vous y prends mademoiselle, vous ne volez pas, un gage.

JACQUELINE, *donnant un gage.*

En voilà assez, changeons.

NICOLAS.

Non, tirons les gages.

JACQUELINE.

Oui.

NICOLAS.

Combien y en a-t-il?

JACQUELINE.

Un.

NICOLAS.

Mêle, mêle bien.... Est-ce bien mêlé?

JACQUELINE.

Oui.

NICOLAS.

Tire-le, et prends garde de te tromper. J'ordonne au gage touché, si c'est une fille, non,.. si c'est un garçon...

JACQUELINE, *avec l'expression de l'innocence.*

De m'embrasser.

NICOLAS.

Peste, comme vous y allez!... J'ordonne, si c'est une fille, qu'elle me donne un baiser.

JACQUELINE.

C'est moi.... Tiens. *(Elle lui envoie un baiser avec la main.)*

NICOLAS.

Oh! pas comme çà : le vent l'emporte et je n'ai rien.

SCÈNE II.

LA MERE MICHEL, NICOLAS, JACQUELINE.

La mère Michel entre, et voyant Nicolas qui poursuit sa fille, elle avance sur lui et le frappe avec sa béquille; pendant ce temps, l'orchestre joue l'air : Pour celui-là, je le tiens bien. (*de Paul et Virginie.*) *Nicolas se sauve.*

LA MÈRE MICHEL, *à sa fille.*

Comment, petite effrontée.

JACQUELINE.

C'était pour passer le temps pendant votre absence.

LA MÈRE MICHEL.

Et rien de fait; le ménage est sens dessus dessous; il faut que je m'occupe de tout, ici. (*Elle mime l'air :* Je suis modeste et soumise. (*de Cendrillon.*)

LA MÈRE MICHEL.

Approchez mon rouet. *(Jacqueline va chercher le rouet, sur l'air :* Il faut que l'on file, file, file doux. *Elle travaille sur l'air :* Il y a cinquante ans et plus que je n'ai joué de l'épinette. *Pendant ce temps Nicolas arrive, se glisse auprès de Jacqueline, et lui fait des niches.)*

LA MÈRE MICHEL.

Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites donc là ?

JACQUELINE.

Moi, je fais.... *(Elle mime les dernières mesures de l'air :* Tout comme a fait ma mère. *La mère Michel aperçoit Nicolas, et va pour le chasser; celui-ci s'est entortillé dans la botte de paille, et sort. De suite entre le duc et les gardes.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONACINI, *les Gardes*, NICOLAS, *un instant après.*

Le duc arrive sur l'air du Pas redoublé. *Il ordonne à l'un des gardes de déployer l'écriteau sur lequel sont écrits ces mots :* Avis au public. Vingt-quatre francs à gagner pour celui qui livrera le brigand Férocios à la justice.

NICOLAS *à Jacqueline.*

Si je pouvais gagner ce louis là, çà me ferait un joli à-compte sur les frais du repas de noce.

(*Les gardes sortent; l'orage se fait entendre sur l'air :* Il pleut, il pleut, bergère. *Quelqu'un frappe, on va ouvrir.*)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LA MÈRE MICHEL, JACQUELINE, NICOLAS.

LA DUCHESSE, *les cheveux epars et flottant au gré du zéphyr, entre sur l'air :* Je suis gelé, morfondu; *elle implore la pitié des habitans de la chaumière.*

Ah! madame, ne me refusez pas; le tonnerre est sur ma tête, et l'orage est dans mon cœur.

LA MÈRE MICHEL, *brusquement.*

Allons, c'est bon; vous passerez ici la nuit, et dès demain vous décamperez.

LA DUCHESSE.

Femme généreuse! jamais un tel bienfait ne sortira de ma mémoire.

LA MÈRE MICHEL, *avec soupçon.*

Diable! il a la voix bien douce; si c'était le brigand qu'on cherche; questionnons-le. Et quel est votre nom?

LA DUCHESSE, *soupirant.*

Je n'en ai plus!

LA MÈRE MICHEL.

Votre état?

LA DUCHESSE, *avec un soupir.*

Femme, et malheureuse!

NICOLAS.

Violà un bel état.

LA MÈRE MICHEL.

D'où venez-vous?

LA DUCHESSE, *avec un soupir.*

Hélas !

LA MÈRE MICHEL.

Et où portiez-vous vos pas ?

LA DUCHESSE, *soupirant.*

O ciel !

LA MÈRE MICHEL.

D'après des renseignemens si clairs, ce ne peut être lui ; nous pouvons l'accueillir en toute assurance.

NICOLAS, *avec réflexion.*

C'est quelque infortunée qui aura eu des malheurs.

LA DUCHESSE.

Ah ! oui !

JACQUELINE.

N'avez-vous pas l'espoir de les voir finir ?

LA DUCHESSE.

Jamais.

NICOLAS.

C'est bient ard.

LA DUCHESSE.

Il ne me reste plus que la douleur ! le désespoir ! les larmes et l'indigence !

NICOLAS.

C'est bien peu de chose quand on n'a que çà pour vivre.

JACQUELINE.

Si madame ou monsieur voulait nous raconter ses malheurs, pour nous amuser.

LA DUCHESSE.

Volontiers....; d'ailleurs cela me dissipera : vous saurez donc que je fus malheureuse avant d'avoir vu la lumière, et que....

On frappe avec violence, sur l'air : Où donc est-il, le prisonnier (*de Raoul de Créqui.*)

NICOLAS.

Ah! mon Dieu! c'est des voleurs.

LA DUCHESSE *avec un élan précipité.*

Où fuir? où me cacher?

LA MÈRE MICHEL *commandant le silence avec la main.*

Ne craignez rien, ils ne vous verront pas; cachez-vous derrière cette chaise.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FÉROCIOS.

Férocios interroge sur l'air : L'avez-vous vu, mon bien aimé? *on lui répond qu'on n'a rien vu.*

FÉROCIOS *montrant la duchesse.*

Quel est ce chevalier?

NICOLAS, *avec naïveté.*

C'est un hermite qui vient passer les jours gras avec nous.

FERACIOS, *avec intention, et reconduisant la duchesse.*

Tout m'assure qu'elle est ici, et je ne puis la découvrir; le ciel se déchaîne contre moi. (*La duchesse sort conduite par Nicolas, sur l'air :* La tour, prends garde.)

NICOLAS, *avec une colère concentrée.*

Vous voyez bien qu'elle n'y est pas. (*Musique.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SOMBRINA.

SOMBRINA, *avec chaleur.*

Capitaine, la forêt est investie de tous côtés; une armée nombreuse et formidable s'avance à pas de géant pour nous engloutir; qu'ordonne-tu?

FEROCIOS, *avec explosion.*

Que l'on rassemble mes troupes.

SOMBRINA.

Elles me suivent.

FEROCIOS.

Qu'elles entrent.

SOMBRINA.

Les voilà. (*Trois brigands entrent sur l'air :* Il y a de l'oignon.)

FEROCIOS.

Toutes mes troupes sont-elles là ?

SOMBRINA.

Elles y sont.

FEROCIOS, *avec exaltation.*

Brigands que j'ai l'honneur de commander, on se flatte de vous pervertir en vous rendant à la societé. Jurez de mourir plutôt que de devenir honnêtes.

LES TROIS BRIGANDS.

Nous le jurons.

FEROCIOS, *avec politesse.*

Madame est sans doute la propriétaire de cette cabane?

LA MÈRE MICHEL.

Oui, monseigneur.

FEROCIOS, *avec plus de politesse.*

Faites-moi l'amitié d'en sortir avec votre société; j'ai besoin de cet appartement pour en faire un champ de bataille.

LA MÈRE MICHEL.

Ils ne se gênent pas ; ils viennent se battre chez nous.

NICOLAS.

Laissons-leur le champ libre, et allons les voir par la fenêtre du colombier. (*Ils sortent d'un côté; de l'autre entrent quatre soldats ayant à leur tête le duc Bona-*

eini. Ils se rangent vis-à-vis les brigands. Férocios a baissé la visière de son casque.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DUC, QUATRE GARDES.

LE DUC.

Courage, ils ne sont que trois et vous êtes quatre. (*Les gardes et les brigands s'ajustent, leurs fusils ratent; alors ils se mêlent. Tout cela sur l'air :* Trémoussez-vous.)

SOMBRINA.

Allez doucement, et prenez garde de vous blesser. (*Les deux chefs se toisent et vont pour se battre. A peine Bonacini a-t-il tiré son épée que Férocios tombe à la renverse; son casque se détache.*)

BONACINI, *frémissant d'indignation.*

Que vois-je? mon intime ami parmi des brigands!

FEROCIOS, *naturellement.*

J'étais à ma place.

BONACINI, *éclairé par ce trait de lumière.*

Quel soupçon pénètre dans mon ame!

FEROCIOS.

Au moment d'exhaler mon dernier soupir, l'avenir se montre à moi, et je rougis du passé.... Duc, je vous en ai fait accroire furieusement; votre femme était honnête, innocente et vertueuse.

BONACINI.

Ma femme vertueuse! qui s'en serait douté?

FEROCIOS.

C'est moi qui voulais....

BONACINI, *avec altération.*

Tu voulais, barbare!...

FEROCIOS, *criant.*

La voix me manque, je me meurs; pardonnez-moi, puisque je n'ai pas réussi.

BONACINI, *avec l'abandon de la bienfaisance.*

Va, je t'ai tué, je te pardonne.

FEROCIOS.

O clémence inespérée ! (*il meurt insensiblement.*)

BONACINI *à deux gardes.*

Qu'on l'ôte de dessous mes yeux. (*Les gardes l'emportent, sur l'air :* Monsieur Marlboroug est mort.)

FEROCIOS *les arrête à moitié chemin en leur disant :*

Attendez donc que je ramasse mon casque.

SCÈNE VIII.

LE DUC BONACINI *seul.*

O destinée humaine ! que tu es incompréhensible dans tes décrets éternels ; moi qui passais pour le meilleur homme qui fût au monde, en moins de dix minutes j'ai fait mourir mon épouse et j'ai tué son lâche oppresseur. Ma main s'est abreuvée de sang humain, et le remords circule dans mes veines. Chère épouse ! Victime innocente de la cruauté, de la scélératesse et de la perfidie....! Tu es vengée ; je ne t'ai jamais autant aimée que depuis que tu as cessé de vivre. (Air : *J'ai perdu mon âne.*) Mais, que dis-je ? occupons-nous de choses plus agréables, allons de ce pas commander mon deuil, et ensuite j'irai porter au prince, qui doit être maintenant à la chasse, l'heureuse nouvelle de la destruction entière et totale de tous les individus qui, sous le prétexte d'être des brigands, attaquaient paisiblement et incognito sur les grands chemins l'honnête voyageur solitaire, et répandaient au loin le deuil, l'effroi, la crainte, l'épouvante, l'horreur, le crime, et la mort. (*L'orchestre joue l'air :* Le malheur me rend intrépide.)

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente une forêt ; au milieu il y a un écriteau portant ces mots : Rendez-vous de chasse du prince.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOMBRINA, UN BRIGAND.

(*Ils arrivent sur l'air :* Je reviens de la guerre.)

SOMBRINA, *effaré.*

FATALE bataille ! Férocios est défunt, bien défunt. heureusement encore que j'ai sauvé (*Montrant le brigand.*) le tiers de notre armée, et que j'ai dans la tête un projet de vengeance affreux et terrible qui peut me conduire à un bonheur incertain et éloigné. Il ne s'agit rien moins que de plonger délicatement ce poignard dans le cœur du prince sans qu'il s'en aperçoive ; il va venir en ces lieux, je l'y attends de pied ferme. (*Musique*). Le voici, fuyons ; je reviendrai plus tard. (*Il sort avec le brigand.*)

SCÈNE II.

(*Le prince et sa suite entrent sur l'air :* Toto Carabo.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC BONACINI, SIX GARDES.

BONACINI.

Prince, vous arrivez comme mars en carême; tous les brigands ont vécu.

LE PRINCE.

Tous!

BONACINI.

Tous, excepté une partie qui n'était pas au combat, plusieurs qui se sont échappés, et quelques-uns qui ne sont que blessés.

LE PRINCE.

Duc, je suis content, vous avez parfaitement agi. (Air : *A la papa*) Choisissez une récompense digne de vos exploits.

BONACINI.

Prince, je ne veux rien.

LE PRINCE.

Je vous l'accorde.

BONACINI.

D'après le tour que j'ai fait, je suis indigne du jour que je respire.

LE PRINCE.

En vérité.

BONACINI, *avec l'accent de la vérité.*

Je suis un monstre.

LE PRINCE.

Vous vous flattez.... de me le faire croire.

BONACINI, *avec un sourire amer.*

J'ai tué une épouse que j'adorais.

LE PRINCE.

Ce n'est rien ; venez avec moi, nous chasserons ensemble, cela vous distraira, et peut-être qu'en voyant les bêtes qui remplissent cette forêt....

BONACINI.

Ah ! prince, j'aurai toujours ma femme devant les yeux.

(*Le prince, le duc et les gardes sortent sur l'air :* Les plaisirs de la chasse, etc.)

SCÈNE IV.

LE LION, L'OURS.

Quand il n'y a plus personne, des deux côtés, et sur l'air : Aussitôt que je t'aperçois, *s'avancent, à pas lents, un ours et un lion qui, après avoir parcouru le théâtre, et s'être assurés qu'ils sont seuls, se lèvent sur leurs pattes de derrière, ôtent leur capuchon, et mettent leur tête sur un banc ; chacun prend son mouchoir et s'essuie le visage.*

LE LION, *tendant la main à l'ours.*

Eh bien, comment çà va-t-il ?

L'OURS, *le serrant avec effusion.*

Pas mal, et vous ?

LE LION.

Moi, je suis en nage, je crève dans ma peau.

L'OURS.

Dam, vous avez là un joli spencer !

LE LION.

Le vôtre n'est pas mal.

L'OURS.

Savez-vous que nous finirons tard, ce soir.

LE LION.

Croyez-vous?

L'OURS, *tirant sa montre.*

Il est quarante-cinq minutes à S.-Eustache.

LE LION, *tirant la sienne.*

Moi, je me règle au Jardin des Plantes, à cause du voisinage.

L'OURS, *avec sentiment.*

Ma femme m'attend.... J'ai loin à aller, rue du Petit-Lion.

LE LION.

Et moi donc, rue aux Ours.

L'OURS, *le plaignant*

C'est encore une trotte; et puis le temps de se déshabiller, d'ôter cette peau de bête.

LE LION, *avec ingénuité.*

Moi, je ne la quitte pas.

L'OURS, *étonné.*

Bah!

LE LION, *naturellement.*

Non; quand j'ai fini, je descends et je m'en vas; nous sommes en carnaval, çà me sert de déguisement, et çà épargne ma garderobe.

L'OURS, *avec sang froid.*

C'est raisonné.

LE LION.

Je voudrais qu'on donnât cette pièce-là tous les jours. (*Il tire sa tabatière.*) En usez-vous? (*L'orchestre joue l'air :* J'ai du bon tabac.)

L'OURS, *poliment.*

Très-volontiers. (*Ils prennent chacun une prise de tabac.*) Dam', il y a plus de plaisir ici qu'à l'Opéra.

LE LION, *respectueusement.*

Vous avez donc joué à l'Opéra?

L'OURS, *avec importance.*

Je le crois bien! c'est moi qui ai créé la Caravane.

LE LION, *lui faisant la révérence.*

Ah! je ne savais pas çà.

L'OURS, *d'un ton de fatuité.*

J'y ai resté vingt-deux ans, je devrais avoir la pension.

LE LION, *avec curiosité.*

Et quel emploi teniez-vous ?

L'OURS, *confidentiellement.*

Je faisais les pieds de derrière du chameau de la Caravane.

LE LION.

Vous auriez dû faire votre chemin, et marcher grand train, dans un emploi comme celui-là ?

L'OURS.

Oui, sans les injustices.

LE LION.

On vous en a donc fait?

L'OURS, *navré.*

Terriblement!.... Croiriez-vous que je n'ai jamais pu parvenir à faire les pieds de devant.

LE LION, *furieux.*

Cela crie vengeance!

L'OURS.

Aussi quand j'ai vu qu'on nous mettait deux pour faire une bête, et que j'étais toujours à la queue, j'ai donné ma démission.

LE LION, *l'approuvant.*

Vous avez bien fait; on est artiste ou on ne l'est pas.

L'OURS, *avec dignité.*

Et on l'est.

LE LION.

C'est çà. (*On entend le cor dans le lointain.*)

L'OURS, *avec sensibilité.*

Mais voilà la chasse qui revient.... A notre poste.

LE LION.

Ne nous quittons pas.

L'OURS, *lui pressant la main.*

Non, et après que nous aurons été tués, nous irons boire une bouteille de bierre au café.

(*Dans la précipitation avec laquelle ils reprennent leur tête, il se trompent, l'ours se coiffe de la tête du lion et le lion de celle de l'ours. La chasse revient sur l'air :* Le bon roi Dagobert.)

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE DUC, *suite.*

LE PRINCE.

Que vois-je? quels animaux étrangers!

L'orchestre joue l'air : Non, non, il est impossible (*de Camille.*) *Le prince les ajuste. Le lion éternue, l'ours lui dit :* Dieu vous bénisse. *Le prince tire un coup de fusil, et tue les deux animaux.*

LE DUC.

Ah! prince, quelle adresse!

(*Les gardes vont au lion, il est mort. Ils vont à l'ours sur l'air :* l'Ours est-il mort? *Il fait signe que oui.*)

LE PRINCE.

Que l'on porte ma chasse à la princesse; c'est un hommage que je dois à ses attraits.

(*Un garde va pour soulever le lion, il ne peut en venir à bout; alors l'ours qui voit l'embarras du garde, se lève et emporte son camarade.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NICOLAS *accourant.*

NICOLAS, *avec vivacité.*

Ah! monsieur le prince, accourez, ou tout est perdu.

LE PRINCE, *d'un ton curieux.*

Qu'est-ce que c'est?

NICOLAS, *avec impétuosité.*

Toute la ville est sens dessus dessous : tandis que vous chassez la bête, on vous chasse de votre royaume.

LE PRINCE, *intrigué.*

Où tend ce mystérieux préambule?

NICOLAS.

Un misérable bandit a rassemblé tous les mauvais sujets de vos états pour vous attaquer; il n'en reste plus aucun pour vous défendre.

LE PRINCE, *avec ame.*

Je reconnais bien là leur attachement à ma personne. (*Air :* La victoire est à nous. *Et grand bruit dans la coulisse.*)

NICOLAS.

Les entendez-vous? les entendez-vous?

LE PRINCE.

Les voilà, les voilà. Aux armes! aux armes!

SCÈNE VII et dernière.

LES MÊMES, la duchesse BÉTISKA, *et les gardes arrivant avec une précipitation graduée.*

LA DUCHESSE, *noblement et impétueusement.*

Prince! ce n'est pas la peine d'avoir peur, tout est fini.

LE PRINCE, *rapidement.*

Le soulèvement ?...

LA DUCHESSE.

Est appaisé.

LE PRINCE.

Les rebelles ?...

LA DUCHESSE.

Vaincus.

LE PRINCE.

Leur chef?

LA DUCHESSE.

Prisonnier, et dans les fers. (*Tableau.*)

LE PRINCE.

De grace, faites-moi l'amitié de me dire à qui je dois ce service-là.

LA DUCHESSE.

A moi!

LE PRINCE.

A vous, homme généreux! Qui que vous soyez, dites-nous qui vous êtes.

LA DUCHESSE, *levant son casque.*

Une femme.

LE DUC, *avec effroi.*

Mon épouse !

LE PRINCE.

La duchesse Bétiska !

LE DUC, *avec crainte.*

Quoi, madame, vous n'êtes pas morte.

LA DUCHESSE *noblement, et sans s'arrêter.*

Je voudrais en vain le dissimuler, seigneur, je suis vivante ! Grace à tous ces braves gens, qui m'ont aidés dans l'expédition périlleuse, heureuse et glorieuse, par laquelle j'ai délivré l'état des troubles fomentés par la discorde et la rebellion pour arracher et ravir le sceptre à un prince aimable, puissant, équitable et juste, dont les vertus ont excité la haine de ses sujets, et dont la perte cruellement méditée par des ambitieux farouches et perfides allait se consommer par un crime atroce et sans exemple dans la postérité.... si la Divinité bienfaitrice, qui veille sur l'existence des faibles mortels, ne m'eût envoyée à son secours et n'eût fait évanouir devant moi cette horde de scélérats comme la neige brillante s'évapore à l'aspect des rayons bienfaisans de l'astre éclatant et divin qui éclaire cet immense univers.

LE PRINCE.

Ah ! madame, que vous devez être fatiguée ! (*A Sombrina.*) Scélérat ! brigand ! monstre ! assassin !.... mais je ne t'en dirai pas davantage, tu es sans armes.... Qu'on lui tranche la tête.

SOMBRINA.

Penses-tu que je survive à un pareil affront ! non, tu t'en flatterais en vain ; je n'irai pas si loin. (*Il se tue.*)

LA DUCHESSE.

Que le crime est laid à ses derniers momens.

LE DUC, *à sa femme.*

M'en voulez-vous encore, épouse innocente, malheureuse et persécutée?

LA DUCHESSE.

Epoux crédule et barbare, que j'ai de plaisir à te presser sur mon sein.

LE PRINCE, *avec l'épanchement du cœur et le cri de la nature satisfaite et heureuse par l'aspect d'une bonne action.*

O! mes amis! passons la journée ensemble; que la joie éclate sur tous les fronts, que l'on enterre monsieur.

SOMBRINA.

J'y vais.

LE PRINCE.

Que l'on verse mes trésors dans les mains de ces vertueux paysans, que l'on pende tous les juges qui ont condamné madame, et que tout le monde partage l'alégresse générale. (*On exécute les ordres du prince, ce qui forme tableau.*)

Fin du quatrième et dernier acte.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2389 R2F4
Rougemont, Michel Nicolas Balisson de
La femme innocente